

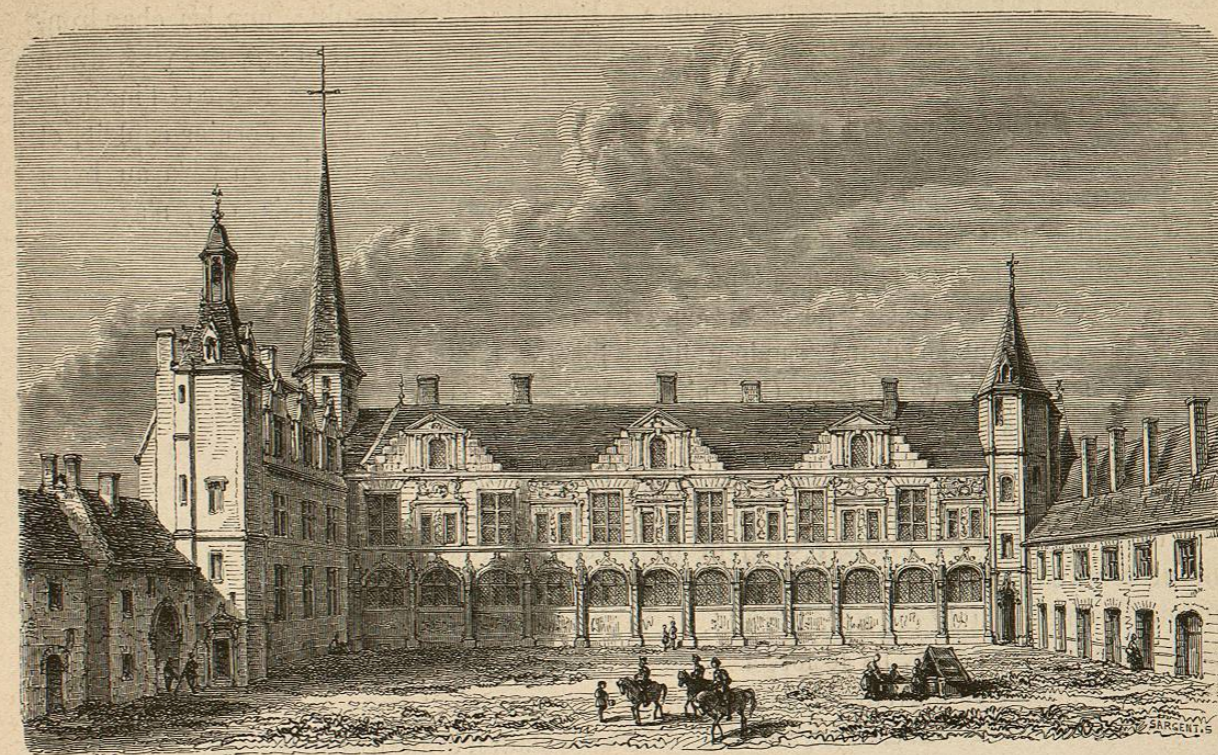
de taille dans ses États, point d'armée régulière; chaque ville, chaque province avait ses libertés intactes; si la guerre éclatait, bourgeois et gentilshommes étaient fiers de prendre les armes, et rivalisaient de luxe et de zèle militaires. Devant eux s'ouvrirent toutes les villes; ils occupèrent Lagny, Saint-Denis, Saint-Cloud; avec un peu d'audace ils eussent enlevé Paris, où le duc de Bourgogne était encore populaire. Ils se contentèrent d'entrer en pourparlers avec les bourgeois, bien aises de fermer leurs portes et d'attendre l'événement.

CLXXIX. Le roi revenait en hâte défendre sa capitale. Les Bourguignons s'avancèrent pour lui barrer le passage, et le trouvèrent occupant la vieille tour de Montlhéry. Les renforts qu'il attendait de Paris ne venaient pas, sous prétexte de garder la ville; ses propres troupes menaçaient de passer à l'ennemi. Pour les tenir en haleine, il fallut, bon gré, mal gré, ordonner une charge qui fut vigoureusement ramenée. Se sentant le plus fort, Charles le Téméraire négligea la tactique anglaise, qui faisait d'abord combattre les gentilshommes à pied avec les archers; il remonta à cheval, passa sur le corps à son infanterie, et se rua en aveugle sur l'armée royale. L'aile droite entière disparut sous ses coups, et l'ardeur de la poursuite l'emporta à une demi-lieue au delà de Montlhéry. Le contraire arrivait à l'aile gauche, qui, n'ayant plus devant elle que des archers en désordre, fatigués par une longue marche dans les blés, les avait complètement dispersés. Charles risquait d'être séparé de son infanterie et peut-être entouré. Il revint à temps pour réparer sa faute, rallier les fuyards et occuper le champ de bataille (1465). Bien que la journée fût douteuse, et que le lendemain il pût être pris entre le roi et les Parisiens, il ne voulut pas entendre parler de retraite, et passa la nuit en préparatifs pour un nouveau combat. Le jour en se levant lui fit voir que son ennemi avait décampé; la tête lui tourna: il se crut un héros, et prit un goût fatal aux hasards de la guerre.

CLXXX. Quant à Louis XI, pendant que ses chariots brûlaient pour tromper l'œil des

Bourguignons, il avait furtivement gagné Corbeil et de là Paris. Il était dans sa capitale, mais c'était tout. A Saint-Maur, à Charenton, à Saint-Denis campaient les ducs de Bretagne, de Bourbon et d'Armagnac, accourus l'un après l'autre pour rejoindre Charles le Téméraire. La Normandie seule jusque-là ne s'était pas laissé entraîner, et voilà que Pontoise, Rouen, Évreux, Caen ouvrent leurs portes aux princes; Paris même fait des chansons à leur louange, et menace de traiter directement avec eux. Louis XI se crut perdu. Déjà il demandait un refuge à son cher duc de Milan. Sforza lui conseilla de reprendre courage, d'employer l'or et l'intrigue à désunir ses ennemis. Mais la méfiance qu'inspirait le roi fut plus forte que l'appât de ses promesses. Impossible de rompre la ligue. Il fallut en subir les dures conditions, donner à son frère la Normandie, c'est-à-dire le tiers du domaine royal, reconnaître la complète indépendance de la Bretagne, rendre au duc de Bourgogne les villes de la Somme avec Boulogne et Guines, céder au duc de Lorraine la Marche de Champagne, conquête de Charles V, et le protectorat de Toul, Metz et Verdun, enfin rassasier jusqu'au dernier les moindres petits seigneurs. Les taxes nouvelles sur les bourgeois et sur le pauvre peuple furent supprimées (1465).

CLXXXI. Ainsi, au dedans comme au dehors, l'habileté de Louis XI n'avait abouti qu'à sa perte. Ses fautes avaient relevé d'une manière inespérée la vieille féodalité; le royaume était tout entier aux mains de vassaux rebelles. Pourtant cette résurrection du passé n'était qu'apparente, et les seigneurs triomphants, que la perfidie de leur ennemi aurait dû mettre pour longtemps d'accord, portaient en eux un germe profond de discorde et de ruine. Dès le temps de Louis le Gros et de Philippe-Auguste, les comtes de Poitiers, de Flandre et de Toulouse, les ducs de Bretagne et de Normandie avaient avancé les rois dans la voie fatale de l'orgueil, de la tyrannie et de la révolte contre les lois divines et humaines. Comprimés par l'extinction des principales familles et par l'accroissement de l'autorité royale, ces vices avaient,



Le Plessis-lez-Tours.

à la faveur du schisme et de la guerre étrangère, jeté de nouvelles racines chez les fils de Jean le Bon. En attendant que la stérilité vint de nouveau tarir le sang dégénéré, ces princes ambitieux n'étaient occupés que de leur agrandissement et de leur intérêt personnel. Leur récente victoire avait donné un nouvel essor à leurs rivalités et à leurs convoitises. Or la liberté des grands, comme celle des petits, ne vivant que de modération et de sacrifices réciproques, cet égoïsme aveugle les condamnait à subir le joug du premier roi, fût-il lâche et méchant, qui saurait exploiter leurs divisions. Si misérable que fût Louis XI, il était destiné à les dompter.

CLXXXII. Le plus puissant d'entre eux était assurément le duc de Bourgogne. Pendant que les Valois entassaient faute sur faute, et luttait sans succès contre les Anglais, leurs cousins de Bourgogne, oubliant qu'ils étaient Français et usurpant la politique réservée à leur patrie, avaient acquis successivement les comtés de Flandre, de Hainaut, de Namur, d'Artois, de Hollande et de Zélande, les duchés de Brabant, de

Limbourg et de Luxembourg, Anvers, Maline et la Franche-Comté. En un mot, sauf l'Alsace et la Lorraine, ils avaient atteint cette limite du Rhin et du Jura qui a toujours été la légitime ambition de la France. En même temps, grâce à la guerre qui désolait les autres provinces, les marchands de Gand, de Bruges et de Liège avaient vu croître sans mesure la vente de leurs toiles, de leurs draps, de leurs fers et de leurs cuivres. Nul pays n'était plus riche, mieux cultivé, plus heureux. Les villes s'étaient embellies de nombreux hôtels de ville, de superbes cathédrales. Par l'invention de la peinture à l'huile, l'ingénieur Jean de Bruges avait assuré à ses tableaux une immortelle fraîcheur, et dans ces chefs-d'œuvre de patience revit encore aujourd'hui la Flandre du XIV<sup>e</sup> siècle. L'outrecuidance de ces opulents bourgeois avait grandi avec leur fortune; chacun, méprisant ses voisins, voulait faire de sa cité une république sans égale.

CLXXXIII. L'orgueil de Philippe le Bon avait aussi doublé dans son prodigue et aventureux fils, Charles le Téméraire. Depuis sa victoire de Montlhéry, il ne rêvait que guerres

et conquêtes, royaume de Bourgogne, royaume de Lorraine, voire même royaume d'Italie. Or pour ces grands projets les prétendus champions du monde féodal étaient obligés de lever des impôts et des troupes régulières, de désorganiser la vieille société faite pour se défendre et non pour conquérir, de soulever la haine des bourgeois par de perpétuels sacrifices, en un mot, de faire peser sur leurs États, sans les avantages d'une grande unité, toutes les charges du despotisme. C'est ainsi qu'inconséquents chez eux, le duc et son fils cherchaient à y détruire l'une après l'autre les libertés que la ligue du Bien public s'était vantée de rétablir en France. Un jour ils firent venir l'évêque de Liège, juge et seigneur librement élu de cette grande cité, et, le couteau sur la gorge, ils le forcèrent de renoncer à la mitre en faveur de leur cousin, jeune prince de dix-huit ans. Le nouvel évêque fut reçu à Liège avec une indignation contenue; comme jadis à Bruges et à Gand, tout se prépara pour une grande insurrection.

CLXXXIV. Avec son génie du mal, Louis XI était merveilleusement doué pour apprécier et pour nourrir ces semences de discorde. Non content de désunir les grands vassaux au lendemain de leur victoire, il minait secrètement la puissance de chacun d'eux, et à leur exemple, despote chez lui, il se faisait chez les autres l'apôtre de la liberté, de la rébellion, de l'anarchie, avec cette supériorité que l'unité de volonté et la persévérance assurent à l'homme le plus pervers sur des ennemis divisés. Caressant la mauvaise humeur héréditaire des Flamands, il leur avait promis des secours en cas de guerre. Dans l'espoir d'une diversion, il leur annonça pompeusement comme une victoire sa défaite de Montlhéry. A cette nouvelle l'agitation fut grande. Les Liégeois se soulevèrent, et chassèrent leur évêque. Ils surent bientôt quel était le vrai vainqueur. Charles le Téméraire leur revint avec sa grosse artillerie, et pas un Français ne parut à sa poursuite. Il leur fallut traiter avec lui, payer six cent mille florins, abandonner leurs privilèges, leur chère indépendance. L'année suivante, ce fut le tour de

Dinant, et le vieux duc, que les chaudronniers avaient couvert d'injures, vint, avant de mourir, se venger par le sac et l'incendie de leur ville. Ce fut son dernier exploit, et Charles le Téméraire lui succéda au bruit d'une émeute des Gantais, qui, n'ayant su s'unir ni à Dinant ni à Liège, furent bientôt réduits.

CLXXXV. Cependant Louis XI n'était point inactif. L'ancien duc mort, il s'agissait de regagner, si faire se pouvait, les bonnes grâces de son fils. Louis se fit doux, caressant avec cet ancien ami d'enfance, et lui demanda une entrevue, espérant l'ensorceler par de belles paroles et le séparer de la ligue du Bien public. Charles accepta sa visite, et le reçut galamment à Péronne. Là le roi déploya son éloquence : « Que de raisons pour « s'entendre et pour vivre en bons voisins! « Chacun n'avait-il pas un pouvoir croissant « à affermir, des sujets rebelles à soumettre, « des provinces désunies à fondre ensemble? « Et puis, au fond, n'étaient-ils pas cousins? « ne possédaient-ils pas les deux moitiés d'un « même royaume, destinées à être réunies un « jour ou l'autre par l'extinction de l'une des « deux branches ou par quelque bon mariage « de famille? »

CLXXXVI. Pendant que Louis XI allègue la voix du sang et sa vieille amitié, Charles apprend que Liège s'est de nouveau révoltée; que sur les routes on a saisi des agents et des lettres du roi. Que croire encore d'une bouche si perfide, et quels ménagements garder avec cet hôte malfaisant? Dans sa colère, Charles le fit enfermer dans la tour où le sire de Vermandois avait jadis fait périr Charles le Simple. L'occasion était bonne; le renard était tombé dans ses propres pièges, et plus d'un Bourguignon conseillait de le tuer. Mais Charles n'était pas méchant. Il aima mieux jouir de la terreur de son prisonnier, lui arracher de nouvelles concessions, l'humilier par une paix honteuse et le mener au supplice de ses amis les Liégeois.

CLXXXVII. En compagnie du duc et d'une armée formidable, Louis se rendit à Liège, y entra par la brèche, vit la ville au pillage, les habitants jetés à la Meuse, les murs rasés, et

le lâche eut le cœur d'applaudir. Il revint à Paris au milieu des risées, des quolibets, des chansons de ses sujets; les perroquets mêmes avaient appris à se moquer de lui. Chacun le croyait si bas, que ses intimes l'abandonnèrent. Les d'Armagnac le trahirent une seconde fois; Saint-Pol, comblé de biens et fait connétable, traita avec les Bourguignons; enfin Balue, valet devenu cardinal, noua des relations secrètes avec l'ennemi de son maître, et se fit enfermer dans une de ces fameuses cages de fer que lui-même avait fait construire (1469). Contre tant de traîtres il ne resta au roi que son fidèle barbier Olivier le Dain et son féroce prévôt Tristan l'Ermite, ignobles courtisans d'un pouvoir couvert d'opprobres. Au moment où il avait cru se relever, il était tombé plus bas que jamais.

CLXXXVIII. Pourtant, alors que la foule applaudissait au triomphe de Charles le Téméraire, et que les gens avides de fortune passaient de son côté, quelques esprits plus fins prévoyaient déjà que cette tête aventureuse se perdait par le succès, et se repentirait un jour de n'avoir pas fait périr son rusé captif. Le spirituel Philippe de Comines quittait la folle cour de Bruges pour devenir le conseiller et l'historien de Louis XI. Il présentait que, malgré ses vices, ce monarque répondait à un besoin général de paix, d'ordre et de soumission; qu'instrument des vengeances divines, il serait le fléau d'une aristocratie brutale, débauchée, incestueuse, vivant de guerre civile et s'engraissant des malheurs publics. Si quelquefois sa conscience lui reprochait néanmoins d'être l'ami d'un pareil homme, il se tranquillisait en songeant que les princes méritent plus d'indulgence que les autres; que, entraînés par le courant des choses, ils deviennent presque fatalement l'écho des vertus ou des vices de leur temps, toujours dignes des peuples qui les reçoivent pour leur récompense, ou les subissent pour leur châtement.

CLXXXIX. Quant à Louis XI, instruit par le malheur, infatigable, fidèle à son but, il attendait avec patience des jours plus fortunés, apprenait à mieux ourdir ses ruses, et ne désespérait pas avec le temps de se dé-

barrasser de ses ennemis. Ayant auprès d'eux des espions bien payés, il était au courant de leurs moindres actions, leur faisait donner de perfides conseils, tenait, pour ainsi dire, entre ses mains tous les fils de leur vie. Pour hâter la marche de sa correspondance, il pourvut à la sûreté des routes, les remit en état, et, à l'imitation des anciens Romains, prépara à ses courriers de distance en distance des montures de rechange. De là l'origine de la poste aux lettres et de la poste aux chevaux, qui, d'abord réservées à l'usage du roi, devaient peu à peu remplacer les messagers à pied et les carrioles à petites journées du moyen âge. Par ces moyens nouveaux, Louis XI déroutait, prévenait les complots, et était toujours le premier averti des événements.

CXC. Avant tout, il surveillait son frère, dont il avait eu le talent de s'aliéner l'affection, et qui servait de point de ralliement à la noblesse. Louis XI n'en dormait pas; car plus un homme le touchait de près, plus il lui semblait dangereux. Ce fut bien pis quand le prince lui parla d'épouser la grande héritière de Bourgogne, la fille unique de Charles le Téméraire. Mieux valait à ses yeux la donner au plus grand ennemi de la France. Il n'épargna rien pour rompre ce projet, et fit dire à son frère par des agents secrets que la princesse était malade, inépousable. Le prétendant mourut à propos pour calmer ses inquiétudes, et la voix publique ne craignit pas d'accuser le roi d'un fratricide. S'il ne le commit pas, il en était bien capable.

CXCI. Dans un manifeste menaçant, Charles le Téméraire annonça qu'il vengerait la victime, et que, pour mettre sa propre vie en sûreté, il réduirait l'empoisonneur à l'impossibilité de nuire. Ses troupes entrèrent en Picardie, et de là ravagèrent l'une après l'autre la Normandie et la Champagne. Mais la cruauté des destructeurs de Liège et de Dinant effraya les bourgeois des villes. Ils tinrent leurs portes closes, et ne cédèrent plus aux vaines promesses de bien public. D'ailleurs le jeune duc roulait dans sa tête d'autres projets. Séduit par l'éclat de conquêtes plus faciles, il se laissa détourner de

son premier but et de son seul salut, qui étaient de combattre sans paix ni trêve le ver rongeur acharné à sa perte, le tenace Louis XI. Au risque de se rendre encore moins populaire en France et en Flandre, l'imprudent abandonna soudainement ses partisans, traita avec le roi et tourna ses forces vers le Rhin.

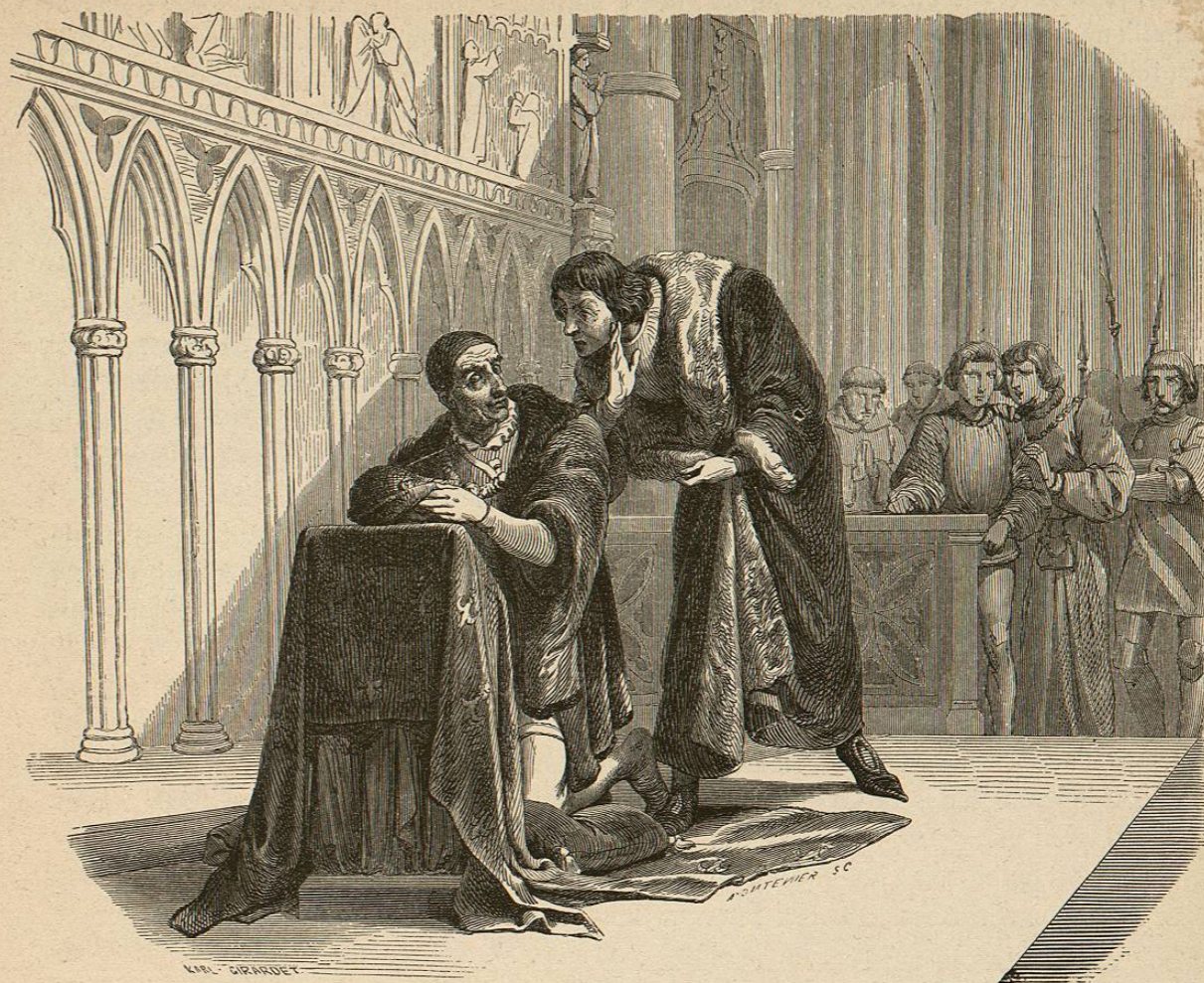
CXCII. Il s'empara du duché de Gueldre devenu vacant, et fit venir à Trèves, pour lui en donner l'investiture, le fils de l'empereur Frédéric III, l'archiduc Maximilien. En échange, il promit à ce prince autrichien, futur souverain de l'Allemagne, la main de cette fille unique sottement redoutée par Louis XI pour son frère et désormais capable d'assurer la prépondérance des Habsbourg. Fort de cette puissante alliance, Charles poursuit son plan que tout semble favoriser. L'archevêque de Cologne le nomme son avoué, c'est-à-dire souverain militaire de son territoire; un cousin de Maximilien lui engage le landgraviat d'Alsace, et, comme à point nommé, la succession de Lorraine s'ouvre sans autre héritier qu'un enfant, le jeune René II. Il ne manquait plus que ce beau duché pour relier à la Flandre et aux Pays-Bas la Bourgogne et la Franche-Comté. Charles le Téméraire y entre avec une armée et s'empare de Nancy. Le vieux René d'Anjou, les princes italiens, l'empereur d'Allemagne lui envoient des ambassadeurs pour le féliciter et briguer ses bonnes grâces. Désormais que n'est-il pas en état d'entreprendre?

CXCIII. Pendant que cette ambition cherchait un aliment hors de France et convoitait la Suisse ou l'Italie, Louis XI ne perdait pas son temps et dressait partout des pièges à son ennemi. Sous le voile d'une neutralité qui convenait à son caractère, il avait commencé par se défaire ou par s'assurer des grands seigneurs, alliés des Bourguignons et d'une fidélité suspecte. Importants depuis la dernière guerre des Anglais, turbulents maintenant qu'ils n'étaient plus nécessaires, les d'Armagnac avaient déjà trahi deux fois. L'incestueux comte Jean fut assiégé dans Lectoure et poignardé au mépris d'une capitulation; son neveu Jacques de Nemours fut ré-

servé, sous un pardon apparent, pour avoir un peu plus tard les dents arrachées et la tête tranchée aux piliers des halles de Paris. Un d'Albret prisonnier fut décapité à Tours. Par grâce, le duc d'Alençon se vit enfermé dans une cage de fer pour le reste de ses jours. Le vieux René s'estima trop heureux d'en être quitte pour céder l'Anjou et de pouvoir finir paisiblement ses jours en Provence. Ainsi, au midi, les vellétés de révolte et d'indépendance étaient à jamais étouffées.

CXCIV. Restait au nord le comte de Saint-Pol, fait connétable pour sa défection de Montlhéry, et devenu gouverneur de Normandie et des villes de la Somme en trahissant le duc de Bourgogne. Insatiable comme tous les ambitieux et inquiet pour sa sécurité, il songeait à abandonner une seconde fois le roi, qui d'un jour à l'autre pouvait bien aussi demander sa tête. Quelque odieuse que soit l'ingratitude, envers un Louis XI n'était-elle pas excusable? Le malheureux fut prévenu, et n'eut que le temps de se réfugier seul et sans armes sur les terres du duc de Bourgogne. Charles le Téméraire se laissa persuader par les promesses, par les menaces du rusé monarque, et, pour conserver sa neutralité, ne rougit pas de lui livrer l'hôte réfugié à son foyer. Saint-Pol fut en quelques jours amené à Paris, jugé, condamné, décapité sur la place de Grève. Ces supplices rapprochés répandirent dans la noblesse une terreur profonde. L'héritier des Bourbons, le sire de Beaujeu, s'empressa de chercher un abri à l'ombre de ce trône sanglant et d'épouser Anne, fille aînée du roi; Jeanne, la seconde, servit de protection au jeune duc Louis d'Orléans, dont le père Charles venait de mourir.

CXCV. Le duc de Bourgogne s'aperçut, mais trop tard, qu'il avait sacrifié tous ses amis; les uns étaient morts, les autres réduits à l'impuissance. Il acheva de se perdre par ses propres fautes. Au lieu d'imiter Louis XI, qui, rendu sage par ses revers, flattait les bourgeois et favorisait les villes, il faisait tout pour être odieux à l'Alsace, dont il pillait les campagnes et insultait les cités libres. Inquiets de ce dangereux voisi-



Louis XI apprend, dans la basilique de Saint-Martin de Tours, la mort de Charles le Téméraire.

nage, les Suisses recherchèrent son amitié et lui offrirent une alliance perpétuelle. C'était une occasion unique de recruter son armée et de remplacer ces lourds Flamands par les plus braves soldats du monde. L'aveugle mépris leur offre, viola leur territoire, offensa Mulhouse, leur alliée, et se fit d'irréconciliables ennemis de ces belliqueux montagnards, à vendre au plus offrant quand leur patrie n'était pas menacée. Mieux avisé, Louis XI, depuis que son ami Sforza était mort, s'efforçait de le remplacer par ces Suisses, qu'il avait jadis vaincus à Saint-Jacques, mais qui lui semblaient des amis naturels contre les maisons réunies de Bourgogne et d'Autriche. N'ayant pas de communication directe avec eux, il leur envoyait à travers les États de son ennemi des pèlerins ou des mendiants chargés de traiter avec eux, de gagner à prix d'argent les gouver-

neurs des villes et d'assurer pour la guerre des subsides considérables.

CXCVI. Vexés d'un côté, gagnés de l'autre, les cantons prirent les armes, et pour se venger envahirent et pillèrent la Franche-Comté. Charles le Téméraire, à son tour, jura que cet affront ne resterait pas impuni, et fit à Besançon de formidables préparatifs contre la petite république, incapable, pensait-il, de résister à ses coups. Croyant la surprendre, il partit dès le commencement de février, avec dix-huit mille hommes, que vinrent rejoindre au delà du Jura huit mille Savoyards. Granson fut pris sans coup férir, la garnison entière pendue aux murailles et aux arbres d'alentour. Les choses allaient au gré du conquérant, quand soudain arrivèrent de Neuchâtel, pour reprendre Granson, vingt mille hommes de bonne et solide infanterie. Les Bourguignons coururent au-de-